

« AUM ! adoration au soleil !

« Je t'adore, ô sublime lumière de Dieu, œil de la vérité suspendu à la voûte des cieux !

« Je t'adore, ô toi que les sages ont toujours regardé comme le signe suprême de la puissance céleste !

« Je t'adore, ô toi qui es la vie, la force, la vertu, la vérité, le véda, la prière et la figure de l'Être suprême !

« AUM ! adoration au soleil ! »

« Il avait oublié l'horreur de sa position, et se souvenant de cette parole du véda :

« Celui qui prie est consolé. Si tu n'as que de l'eau offre de l'eau, si tu n'as que du riz grillé offre du riz grillé ; si tu es dans le désert offre de l'herbe, sur les rivages de la mer du sel, dans la forêt offre des fruits ou du miel, mais souviens-toi toujours, en quelque lieu que tu te trouves, d'offrir l'oblation du matin. »

« Il avait fait l'oblation au milieu des féroces animaux qui l'environnaient.

« Se plaçant alors sous les gouttes qui tombaient plus abondantes encore, comme pour le récompenser de sa piété, il apaisa sa faim et se sentit bientôt réconforté, à un point qu'il lui sembla être de force à lutter avec le danger qui l'avait si fort effrayé dès le début. Mais quel ne fut pas son étonnement, lorsque, ayant regardé autour de lui, il ne vit plus ni serpent ni tigre, et, sous la voûte épaisse de la forêt, des milliers d'oiseaux qui s'éveillaient, faisaient, ainsi que lui, par leurs chants, leur oblation au matin.

« Il avait été sauvé par la vertu de ses *mentrams* (prières). »

Rappelons, pour clore la série peut-être un peu longue déjà de ces citations, les dernières strophes de l'hymne célèbre de

Valmiki, le contemporain de Vyasa, qui, d'après les pundits du sud de l'Indoustan, codifia les védas.

Les spiritualistes platoniciens et chrétiens n'ont rien produit de plus élevé.

*
* *

« Es-tu l'éclair qui sillonne l'espace, le tonnerre qui gronde dans la nue, le Gange aux flots sacrés, ou le mystérieux Océan ? Es-tu la grande voix qui parle aux orages sur les sommets de l'Himavat (Himalaya) ?

*
* *

« Es-tu ce vent surnaturel (*nirgalha*) qui soulève les sables du pays de Madyadèsa, comme les flots en courroux ? Es-tu la brise des nuits qui gémit sur les eaux des lacs, qui murmure dans le feuillage des grands bois et courbe sur son passage l'herbe divine du *cousa* ?

*
* *

« Es-tu le *swarga* (ciel) que les dévas (anges) habitent, que les sages regardent comme le terme de l'exil ? Es-tu l'éther immense où s'agitent des milliers d'étoiles ? es-tu la terre, es-tu les eaux, es-tu le feu qui dévore, es-tu le soleil bien-faisant ?

*
* *

« Es-tu la vie, source de toutes les vies, l'âme de toutes les âmes, le principe de tous les principes ? Es-tu l'amour qui unit tous les êtres, la force qui conserve, détruit ou renouvelle ? Es-tu la mort, es-tu le néant ?...

*
* *

« Je ne te connais pas, mais je sais que tout n'est que par toi et rien en dehors de toi, que tu existes par ta propre puissance, que l'infini, l'immensité, l'espace, ne sont rien pour

toi. Je ne te connais pas, ô Narayana, mais je sais que *tu es et as toujours été*, et cela me suffit pour attendre la fin, qui sera ma naissance en toi... »

De tout ce qui précède, nous pouvons conclure, et cela sans qu'on puisse nous accuser de nous ranger sous la bannière de telle ou telle secte, que l'Inde des védas et de Manou fut monothéiste : lorsque nous rencontrons une vérité scientifique, nous la constatons sans aucun souci d'école.

Mais, nous dira-t-on, lisez les hymnes du *Rig-Véda*?

La plupart des hymnes de cet ouvrage sont le produit d'un naturalisme qui doit s'expliquer dans le sens physique pur. Le retour périodique du jour et de la nuit, les orages, la lutte entre la lumière et les ténèbres, la plupart des grands phénomènes solaires y sont chantés dans un langage allégorique, destiné à voiler la science, mais qui n'a rien de commun avec les fables grossières du polythéisme de l'âge brahmanique. Le *Rig-Véda* ne doit pas du reste être commenté en dehors des trois autres livres sacrés, dont il fait partie intégrante; et l'on peut affirmer, d'accord en cela avec tous les commentateurs indous et les pundits anciens et modernes les plus célèbres, que les védas ne sont, du premier au dernier sloca, qu'une vaste prière à la divinité.

« L'étude du véda, dit Manou, liv. II, sl. 28, les observations pieuses, les oblations au feu... et les sacrifices solennels préparent le corps à l'absorption dans *l'Être divin!* »

Dans tous les ouvrages sacrés des Indous de la plus incontestable authenticité, la même phrase revient constamment. Vous lisez à chaque page :

« Le véda est l'œil, la sagesse, la pensée de Dieu.

« Celui qui possède le véda possédera l'immortalité dans le sein de Brahma.

« Le véda est la science suprême, il n'y a que la pensée

éternelle, que l'Être existant par lui-même qui puisse en connaître le sens exact.

« Celui qui lit le véda est toujours pur, etc., etc. »

Et si l'on ne rencontre pas plus souvent dans les livres sacrés les noms de Zyaus ou Zeus, de Swayambhouva, de Narayana, de Paramatma, de Pouroucha, sous lesquels les védas et Manou ont alternativement désigné le Dieu unique, maître de l'univers, c'est que l'image de la grande cause première était environnée d'un respect tellement mystérieux, que la foule n'osait prononcer son nom sous peine de mort, et que les *initiés* eux-mêmes ne pouvaient pénétrer dans le sanctuaire qui lui était réservé, qu'une fois l'an seulement, et après s'y être préparé par de longs jours de jeûne et de prière.

Ainsi l'Inde védique a été monothéiste, et elle n'est arrivée au polythéisme que sous la domination brahmanique, c'est-à-dire sous le joug démoralisateur et corrompu des prêtres. Nous pouvons ajouter qu'elle tend à revenir au monothéisme par le christnisme.

Mais de ce que l'Inde des premiers âges historiques possédait déjà la notion d'une cause première unique, il ne s'ensuit pas qu'elle était arrivée de prime saut à cette conception unitaire, encore moins pourrait-on en induire une règle générale qui ferait du monothéisme la croyance initiale de l'homme primitif.

Qui pourra nous dire quel est le premier son que l'homme ait *parlé*? la première image qu'il ait raisonnée? le premier Dieu qu'il ait invoqué?...

Mais ce que nous pouvons dire, en percevant les premiers bégayements de la tradition humanitaire, c'est que le prêtre a été le mauvais génie du monde, que partout il a fait alliance avec la force brutale pour proscrire toute indépendance, toute vérité, toute justice et toute science. Il ne veut pas que le

peuple conçoive, de l'Être suprême, une idée saine et rationnelle, car il ne peut régner qu'en terrorisant les consciences, et en faisant vivre son esclave dans une atmosphère de grotesques superstitions.

C'est en vain qu'aux brahmes succéderont les bonzes, les mages, les hiérophantes et les lévites d'Israël ou de Rome, chaque caste se transmettra d'âge en âge son but et ses moyens.

Il y a des milliers d'années que les brahmes, ces fourbes des pagodes de l'Indoustan, expliquaient aux peuples ébahis les éclipses de soleil, en leur disant que de noirs démons avaient dérobé les rayons de l'astre, et que ce n'était qu'à l'aide d'abondantes offrandes qu'on pourrait décider Indra à reconquérir la lumière sur ces génies malfaisants : l'or, l'argent, les pierreries, les vases précieux affluaient alors dans le temple, et quand les coffres de ces sycophantes étaient pleins, le soleil, délivré par Indra, répandait de nouveau sur la terre la chaleur et la vie...

Écoutons M^{re} Gaume, protonotaire apostolique, expliquer les privilèges de la cloche catholique, dans un livre intitulé : *L'Angelus au XIX^e siècle ou Recueil de trente et une lettres à un jeune savant*, approuvé par le Saint-Siège.

« Parmi les nobles privilèges dont jouit la cloche, dit le brahme moderne, il y en a un dont les impies et les prétendus savants du XIX^e siècle font le sujet de leurs attaques et de leurs moqueries. Je veux parler du pouvoir donné à la cloche de mettre en fuite les démons, d'éloigner la foudre et d'éloigner les tempêtes. Ignorants parce qu'ils sont matérialistes, et matérialistes parce qu'ils sont ignorants, ils ne voient dans la cloche qu'un son comme un autre, et dans les vibrations de la cloche sonnée pendant l'orage, qu'un ébranlement de nuées propre à attirer la foudre. Ils ne savent pas, et ne

peuvent pas savoir, que l'air qui nous environne *est peuplé de démons...*

« Cette *incontestable* puissance de la cloche, contre les démons de l'air, justifie la vertu dont elle jouit de dissiper les vents et les nuages, de balayer devant elle la grêle et la foudre, puisque toutes ces pernicieuses influences de l'atmosphère proviennent *bien moins des causes naturelles, que de la malice de ces génies malfaisants...* »

Les insanités romaines sont à la hauteur des absurdités brahmaniques.

Dans les sommets où s'agite la science pure, quelques hommes, satisfaits d'ajouter peu à peu un progrès aux progrès déjà conquis, soulèvent les épaules de dégoût et ne jugent point ces choses dignes d'être combattues. Ils ne savent pas que leurs travaux, présentés dans une forme uniquement accessible aux lettrés, ne produisent même pas un écho dans le peuple, et qu'en se tenant à part, n'ambitionnant que l'estime des savants, ils laissent s'accomplir dans l'ombre cette œuvre odieusement raisonnée de pervertissement intellectuel, qui gangrène la nation par les mille voies de l'enseignement clérical. Ils ne se doutent pas qu'au moment où un des leurs explique au Collège de France, à un auditoire d'élite, les phénomènes naturels de l'électricité, tout ce qu'il y a d'*Ignorantins* et de congréganistes en France enseigne à nos enfants que les mêmes phénomènes sont le résultat *de la malice des génies malfaisants!*

La science doit s'efforcer de vulgariser ses découvertes. Désormais toutes les études anthropologiques, ethnologiques, philologiques, cosmographiques et naturelles, doivent se proposer un seul but : la diffusion des lumières et le triomphe de la vérité scientifique...

A côté du livre de science qui conserve ses formules né-

cessaires et sa langue exacte, faites le livre du peuple!... Quand vous aurez arraché définitivement des mains des masses les romans obscènes, et les ridicules élucubrations des sacristies, vous aurez achevé la ruine du passé et créé un monde nouveau que rien ne pourra faire rétrograder.

A l'enseignement du *Syllabus*... substituez l'enseignement de la raison!

C'est pour n'avoir pas su prendre cette route que l'Inde, tournant sans cesse dans un cercle vicieux entre le monothéisme et le polythéisme, rôle depuis quinze mille ans et plus sous les étreintes du prêtre.

CHAPITRE IV.

LA SECTE DES DJEINAS.

Peut-on déterminer avec certitude que les *Touranastourai* appartenaien au brahmanisme plutôt qu'au djeïnisme?

(6^e question, *Études indoues*. Congrès des orientalistes de septembre 1873, Paris.)

Les quelques pages que nous venons de consacrer très-sommairement aux croyances monothéistes de l'Inde ancienne, nous conduisent tout naturellement à l'étude du djeïnisme, qui va nous donner une preuve chronologique et philosophique incontestable de la certitude scientifique de nos opinions.

La secte des djeïnas est peu connue en Europe. Elle se composa à l'origine de tous les Indous qui, refusant de courber la tête devant les superstitions imposées à la foule par les brahmes, se réunirent pour protester contre le polythéisme grossier, qui fut la conséquence du despotisme sacerdotal.

Les djeïnas n'acceptèrent jamais l'inégalité sociale créée par l'établissement des castes, et, chose remarquable, restèrent et sont encore monothéistes.

« Le mot de djeïna, dit Dubois, savant orientaliste du siècle dernier, est un mot composé désignant une personne qui a renoncé à la manière de vivre, de croire et de penser du